

NOTE DE L'ÉDITEUR

Agatha Christie n'a jamais parlé de sa disparition à l'hiver 1926. Par conséquent, c'est resté l'un des grands mystères des temps modernes.

La première fois que je lui ai soumis l'idée de ce livre, elle a manifesté une réticence compréhensible. Néanmoins, elle a accepté de répondre à mes questions, à condition que l'ouvrage qui en résulterait soit publié, au plus tôt, quarante ans après sa mort. J'ai moi-même donné à mes avocats des instructions allant dans le même sens.

Je dois reconnaître que lire mon propre nom dans ces pages est étrange. Je n'ai joué qu'un rôle somme toute mineur dans ce récit, et je me suis efforcé de réduire mes apparitions au minimum. Cette histoire, qui est avant tout celle de Mme Christie, est donc en grande partie racontée de son point de vue, et non du mien.

En plus de Mme Christie, j'ai tenté de m'entretenir avec autant des protagonistes que possible, pour obtenir une vue d'ensemble des principaux événements. Ni moi ni Mme Christie n'avons été témoins de la totalité des faits qui vont suivre. Ainsi, plutôt que d'exclure des informations essentielles, j'ai décidé de faire appel au pouvoir de l'imagination pour recréer certaines scènes.

Je dédie ce livre à tous ceux qui n'ont pas survécu à ces onze jours sombres de décembre 1926. Qu'ils reposent en paix.

John Davison

I

Où que je tourne la tête, je pensais voir cette femme. D'aucuns, pour la décrire, n'hésitaient pas à parler de beauté saisissante. Je n'aurais jamais employé ces termes.

Bien sûr, ce n'était jamais elle, juste une autre brune, soucieuse de son apparence. Mais chacune de ces manifestations fantasmées, au rayon des gants d'un grand magasin ou à celui des parfums, laissait une cicatrice sur mon cœur. J'avais beau me répéter de ne plus penser à elle, nier jusqu'à l'existence de la situation, chaque nouvelle fausse alerte réveillait une douleur sourde dans ma poitrine ; j'en avais presque la nausée.

Quand j'étais tombée amoureuse d'Archie, j'avais comparé cette sensation à une blanche colombe qui tentait de s'échapper de mon sein. Maintenant que cette créature lui avait fait tourner la tête, j'imaginai le même oiseau qui pourrissait lentement en moi, étranglé par un collier de fil de fer barbelé.

Le son lointain d'une fanfare qui jouait des chants de Noël me dérida un moment. J'avais toujours adoré Noël ; c'était la fête, tout le monde était d'humeur joviale. Ne serait-ce que pour Rosalind, j'avais décidé de ne rien changer à nos habitudes.

Au rayon des poupées, une rangée de visages d'une blancheur de porcelaine dardèrent leurs yeux bleus et vides sur moi. Je passai mes doigts sur la joue pâle et lisse d'un modèle aux cheveux jaune paille. Curieusement, j'avais donné à ma fille le nom de la poupée de mon enfance. J'avais pourtant peu joué avec elle, même si je l'admirais. Déjà à cette époque, j'avais préféré inventer mes propres histoires. Rosalind n'avait pas hérité de mon imagination, ce qui valait probablement mieux pour elle. Parfois, ma fantaisie, bien qu'elle ait ses avantages, me laissait vidée et presque malheureuse.

Alors que je reposais la poupée, m'appêtant à examiner sa jumelle (cheveux noirs, yeux comme des mûres bien charnues), je sentis un picotement à la base de mon crâne. Le duvet dans ma nuque se hérissa et un frisson me parcourut. Je me retournai, certaine qu'on m'observait, mais ne croisai que les regards bienveillants de dames âgées élégamment vêtues de tweed. Je me rassurai en me disant que l'Army & Navy Stores de Victoria Street était le genre d'endroit où rien d'affreux ne pouvait se produire.

J'y venais depuis mon enfance ; grand-mère B m'y emmenait quand elle voulait acheter du ruban au mètre et des sachets de boutons. Après, elle m'offrait toujours une délicieuse glace à la fraise. Mais là, quelque chose n'allait vraiment pas du tout. Mon sentiment d'appréhension était physique. J'avais la bouche sèche ; ma gorge se serra, ma respiration avait accéléré. Je levai la main pour ouvrir le col de mon chemisier, mais cela ne suffit pas à me soulager. Je continuais d'avoir cette impression d'être observée, par quelqu'un qui me voulait du mal.

Enfant, j'avais souffert de cauchemars hantés par un personnage récurrent, un homme muni d'une arme à feu. Ce dernier, avais-je confié à ma mère et à ma sœur Madge, avait l'apparence d'un soldat français avec un mousquet.

Mais ce n'était pas la vue de son fusil qui m'avait effrayée. Non, c'était davantage quelque chose dans sa nature qui m'avait perturbée. Il était l'incarnation du mal, une force que, déjà, je ne savais que trop réelle. Parfois, je rêvais que nous dînions en famille à Ashfield, notre maison de Torquay, et en levant les yeux, je découvrais que son esprit avait pris possession de ma chère maman ou de Madge. À présent, je pouvais presque sentir son haleine chaude et aigre dans ma nuque.

Rassemblant mes affaires, je me dirigeai lentement vers la sortie, tel un chat conscient d'une menace imminente. L'air froid de décembre qui me cingla le visage eut sur moi des vertus apaisantes. Je dus m'empêcher de lancer des regards nerveux autour de moi. Mes mains tremblaient, et j'avais toujours la bouche sèche.

À n'en pas douter, la sensation de danger que j'avais ressentie dans le magasin et dans la rue n'avait pas pu simplement être le fruit de mon imagination. Pourtant, je sentis mes joues rougir alors que je me rappelais l'incident du chèque. Cela s'était produit à Ashfield, quand j'avais vidé la maison après la mort de ma mère. J'y consacrais dix, onze heures par jour. Les cartons remplis de souvenirs de famille, les vêtements mangés aux mites, les robes granny qui s'empilaient, et la foule de réminiscences qui menaçaient de me replonger dans l'enfance avaient dû me distraire. On m'avait demandé de rédiger un chèque, que j'avais signé Blanche Amory, un personnage d'un roman de Thackeray, au lieu d'employer mon nom. Qu'est-ce qui m'avait pris ? M'arrivait-il quelque chose de comparable maintenant ? Perdis-je le sens des réalités ? C'était un sentiment terrifiant.

J'essayai de respirer bien fort, plusieurs fois, mais j'avais la gorge serrée. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'à tout moment, quelque chose d'épouvantable allait se

produire. J'eus la tentation de trouver refuge dans le cadre rassurant du Forum, mon club de Hyde Park Corner. Mais je ne voulais pas y emmener le soldat de mes cauchemars. D'un pas délibérément lent, je m'éloignai dans Victoria Street en direction du métro. Alors que j'approchais de l'entrée de la station, la foule se mit à grossir. Bien que mes jambes me donnent l'impression de pouvoir se dérober à tout moment, la peur me poussa à avancer. Heureusement, j'arrivais à une heure d'affluence, et disparus dans la cohue. Jouant des coudes, je regardai autour de moi. J'achetai un ticket, puis descendis dans les sombres entrailles de Londres, avec la certitude d'avoir semé celui ou celle qui m'avait suivie. Alors que j'aspirais l'air chargé de suie, je me sentis soulagée et, pour un moment, de nouveau en sécurité.

À Sunningdale, certains de mes amis de la bonne société trouvaient original que j'aime prendre le métro. Mais c'était une source d'inspiration si riche : tous ces visages fascinants, ces personnages curieux, sans parler des délicieuses possibilités que cela présentait en matière d'intrigue. *L'Homme au complet marron* constituait un parfait exemple. Cette histoire, somme toute banale, avait enthousiasmé mes lecteurs, probablement à cause de son ouverture dramatique que j'avais choisi de situer sur le quai, à Hyde Park Corner.

J'avais vraiment pris plaisir à travailler sur ce roman, que j'avais d'ailleurs expédié relativement vite, contrairement à ma production indigeste actuelle. Peut-être avais-je besoin de vacances. J'espérais que notre court séjour à Beverley me ferait du bien – qu'il nous serait bénéfique à tous les deux. Je n'étais certes pas partisane de la théorie selon laquelle le malheur engendre la créativité. Je venais de connaître la pire année de ma vie, et regardez ce que j'avais écrit : *Les Quatre*, un « roman » composé de

nouvelles publiées séparément, et quelques scènes ternes pour un livre, *Le Train bleu*, qui me résistait.

Un souffle d'air chaud annonça l'arrivée imminente du métro. Je saisis mon chapeau et m'approchai du bord du quai pour augmenter mes chances d'obtenir une place assise. Un pas de plus, et j'aurais facilement pu perdre l'équilibre et tomber sur la voie. Ce serait la fin de toutes les épreuves que j'avais endurées au cours de cette année. Archie serait libre de se marier, sans la honte toujours associée à un divorce, et Rosalind apprendrait à aimer sa nouvelle mère. Que m'avait dit ma fille déjà ? « Je sais que papa m'aime et voudrait être avec moi. C'est toi qu'il n'aime plus. » Seule une enfant, dans toute son innocence, pouvait dire une chose pareille. Et pourtant, bien que cette description de l'état de notre mariage corresponde à la réalité, son observation m'avait fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur – un de plus.

Alors que la rame surgissait des ténèbres et avançait à toute vitesse vers nous, je reculai d'un pas. Mes oreilles vibrèrent du bruit assourdissant du moteur. Juste à ce moment-là, je sentis un léger contact au bas de ma colonne vertébrale. Je me retournai pour regarder derrière moi, mais dans cette fraction de seconde, la pression dans mon dos s'accrut. Quelqu'un me poussait vers les rails. J'ouvris la bouche pour crier, mais j'eus l'impression d'avoir du papier de verre dans la gorge.

Je tendis maladroitement les mains devant moi, dans une tentative de me retenir à quelque chose, n'importe quoi, mais elles ne rencontrèrent que l'air chaud. Une chaleur dévorante se mit à m'embraser les joues et sembla aspirer tout le liquide contenu dans mes yeux. Alors que je basculais en avant, ma tête pendant comme celle de la poupée que j'avais manipulée dans le grand magasin, je sentis qu'on me tirait violemment en arrière. Un mouvement d'une force

que je n'aurais pas crue possible, et qui me laissa le souffle coupé. Je m'effondrai sur le quai et perdis connaissance.

Quelqu'un me respirait dans l'oreille. D'abord, je pensai être au lit, avec Rosalind à côté de moi. Puis je perçus une aigreur, une odeur de fer désagréable qui me força à ouvrir les yeux. Je me réveillai parmi une mosaïque d'expressions déconcertées.

— Je suis médecin, écarter-vous ! Faites place, s'il vous plaît, exigea une voix.

Je tentai de parler mais n'y parvins pas. De nouveau, je sentis ce souffle fétide sur mon visage. Quelqu'un me tint délicatement la tête entre ses mains. Mais mon corps, au lieu de se détendre, réagit en se crispant. Je voulus m'asseoir, mais de longs doigts au toucher soyeux m'en empêchèrent.

— Restez encore étendue quelques instants. Vous venez d'échapper à un accident grave. Apparemment, vous vous êtes évanouie au moment où la rame approchait.

— Non, quelqu'un m'a...

— Oui, c'était moi. Je vous ai tirée en arrière. Je suis médecin.

Ces paroles auraient dû me rassurer, mais pour une raison quelconque, elles me donnèrent le frisson.

— Merci, c'est très aimable à vous. Mais je me sens déjà beaucoup mieux. Assez pour rentrer chez moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

L'atroupement créé autour de moi avait commencé à se disperser, maintenant que les badauds pensaient avoir compris la situation. Une dame s'était évanouie, et un médecin s'était comporté en héros en l'empêchant de tomber sur la voie.

— Respirez bien fort, ce sera plus prudent, suggéra-t-il avant de se pencher vers moi.

La puanteur de son haleine métallique me poussa à sortir mon mouchoir et à le plaquer contre mon nez.

—Maintenant, écoutez-moi bien, murmura-t-il. J'ai quelque chose à vous dire qui, je crois, devrait vous intéresser.

Au moment où j'écartai le mouchoir de ma bouche, il ajouta, toujours d'une voix que moi seule pouvais entendre :

—À votre place, je ne crierais pas. Sauf si vous voulez que tout le monde soit au courant à propos de votre mari et de sa maîtresse.

Je n'étais pas certaine de saisir. Que savait-il d'Archie et de cette femme ?

—Oui, je me disais bien que ça éveillerait votre intérêt. Maintenant, je suggère que vous me laissiez vous aider à vous relever ; ensuite, nous irons boire une tasse de thé.

Je sentis le contact arachnéen de ses doigts autour de mon poignet.

—Une tasse de thé bien sucrée, voilà ce que je prescris, dit-il d'une voix plus forte. Vous n'êtes pas de cet avis ? Je ne connais rien de meilleur après un choc.

Je ne savais pas quoi faire. Devais-je tenter de prendre mes jambes à mon cou ? Cet homme détenait visiblement des informations qu'il croyait pouvoir utiliser contre moi, contre nous. J'avais certainement affaire à un immonde maître chanteur, qui avait l'intention de m'extorquer de l'argent. Comment aurait-il pu connaître la réalité de notre situation financière ? En apparence, nous menions une existence dorée. J'avais, il est vrai, écrit six romans et un recueil de nouvelles d'Hercule Poirot, mais je n'avais pas gagné des sommes astronomiques. Le contrat épouvantable qui me liait à The Bodley Head, mon éditeur pour mes cinq premiers livres, ne me garantissait qu'un faible pourcentage en droits d'auteur. Heureusement, mon agent avait réussi à m'en libérer. De plus, la maison coûtait une fortune à entre-

tenir et nous avons dû faire face à un grand nombre de dépenses imprévues.

Je pouvais refuser tout net, mais que se passerait-il si la presse avait vent de cette vilaine histoire? Archie ne s'en remettrait pas, je le savais. Même après tout ce qu'il m'avait fait subir, je l'aimais toujours, et je ne ménagerais aucun effort pour le protéger.

— Je connais un sympathique petit café juste au coin de la rue, poursuivit mon « sauveur », qui serrait mon poignet entre ses doigts. Voulez-vous que je vous aide à vous relever?

— Je devrais m'en sortir toute seule, merci, répondis-je en me redressant doucement.

J'époussetai les traces de poussière et de saleté sur ma jupe, me hâtai de rajuster mon chapeau et toisai l'homme qui se tenait en face de moi. La première chose qui me frappa fut le contraste entre sa peau d'une pâleur crémeuse et sa barbe noire. Il avait des yeux couleur prune et des lèvres charnues rouge sang. De taille moyenne, il ne correspondait pas à l'idée qu'on se fait d'un sordide maître chanteur mais ressemblait davantage à un gentleman bien élevé.

Alors que nous sortions du métro pour regagner Victoria Street, nous aurions pu passer pour un couple marié. Mais un observateur attentif n'aurait pas pu manquer de remarquer le doute et l'angoisse dans mon regard.

— Que voulez-vous? demandai-je.

— Attendons d'être installés devant une tasse de thé pour en parler, répondit-il. Ce sera plus convenable.

J'examinai la rue en quête d'un policier, mais n'en aperçus aucun. Mais peut-être valait-il mieux que je règle cette affaire moi-même.

— D'abord, je tiens à vous féliciter pour le succès qu'a rencontré *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, dit-il. J'ai trouvé

ce roman excellent, vraiment. La manière dont vous menez l'intrigue est tout bonnement extraordinaire. Je ne suis certainement pas le premier à vous le dire, mais vous pouvez ajouter mon nom à la liste grandissante de vos admirateurs. Qui se douterait qu'un tel cerveau se cache dans votre jolie petite tête ?

— Vous ne m'avez tout de même pas entraînée ici pour discuter de littérature, répondis-je sèchement, alors que nous entrions dans le café pour nous installer à une table, à quelque distance des autres clients.

— Oh, mais vous vous trompez. D'abord, permettez-moi de me présenter. Patrick Kurs. Médecin généraliste à Rickmansworth. J'ai un cabinet modeste, où je soigne essentiellement des épouses névrosées et des maris qui boivent beaucoup trop. Je suppose que vous pourriez établir un parallèle entre votre docteur James Sheppard dans *Roger Ackroyd* et moi. Quel personnage fascinant ! Voyez-vous, madame Christie, je crois que vous et moi nous ressemblons beaucoup par bien des côtés.

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre, dis-je, avant qu'une serveuse en uniforme noir et blanc approche de notre table pour prendre notre commande. Le docteur Kurs demanda du thé pour deux.

— Comme je vous le disais, j'ai étudié votre œuvre avec attention, madame Christie, et j'en ai tiré la conclusion que vous possédez un esprit criminel de tout premier ordre. Vous semblez deviner comment fonctionne le cerveau d'un meurtrier. Comme si les sentiments les plus intimes d'un tueur n'avaient pas de secret pour vous. C'est très troublant.

— Merci, dis-je, avant de m'apercevoir que la plupart des gens ne verraient pas cela comme un compliment. Je... Oui, vous avez peut-être raison, mais quel rapport avec mon mari ? J'aimerais vraiment que vous en veniez au fait.

Quand la serveuse nous apporta notre thé, nous nous tûmes, mais dès qu'elle se retira, le docteur Kurs remua sur sa chaise et s'éclaircit la voix.

— Fort bien. Voyez-vous, j'ai appris que votre mari entretenait une – quel est le terme qui convient ? – une liaison avec une autre femme. Vous me le confirmez, n'est-ce pas ?

Je me contentai de hocher la tête, mais je sentais que mes yeux lançaient des éclairs de haine.

— Et je suppose que vous préféreriez que la presse n'ait connaissance ni de ce fait ni des détails ?

— C'est donc ça. C'est de l'argent que vous voulez ?

Le docteur Kurs cligna des yeux et sembla légèrement surpris.

— Non, pas du tout, répondit-il en riant. Je pense que vous m'avez sous-estimé, madame Christie. Ma motivation n'est pas l'appât du gain. J'ai bien mieux à vous proposer. Une sorte de plan, pour vous, pourrait-on dire. Quelque chose qui risque de vous paraître peu conventionnel, mais ne manquera pas, j'en suis persuadé, d'éveiller votre intérêt.

— De quoi parlez-vous ?

— D'un plan que vous seule pouvez exécuter. Vous, madame Christie, allez commettre un meurtre. Mais au préalable, vous allez disparaître.

2

— Vous êtes fou, complètement fou, dis-je, faisant mine de me lever. J'ai bien peur, docteur, si c'est bien ce que vous êtes, que vous ayez besoin de consulter un de vos confrères.

— Je suis loin d'être fou, madame Christie. Et vous n'avez toujours pas entendu ce que je sais sur votre mari et Nancy Neele.

La mention de ce nom consuma le peu de force qui m'animait encore et je me laissai retomber sur ma chaise. À cet instant, un souvenir d'enfance me revint. Je cueillais des primevères avec ma chère Nursie. L'air embaumait le printemps ; le jaune des fleurs copiait le soleil qui brillait dans le ciel bleu barbeau. Nous avions quitté Ashfield, traversé la voie ferrée et emprunté Shiphay Lane avant d'entrer dans un champ par une barrière restée ouverte. J'étais accroupie, en train d'observer une fleur particulièrement belle, quand j'avais soudain entendu crier. Une voix d'homme, apparemment très en colère. Le fermier avait demandé à Nursie ce qu'elle faisait là. « On cueille juste des primevères », avait-elle répondu. Le visage de son interlocuteur avait viré au rouge pivoine. Les yeux exorbités, il nous avait ordonné de quitter sa propriété et menacées de nous faire bouillir tout vif si nous n'avions pas déguerpi dans les minutes suivantes.

J'avais pris son ultimatum au pied de la lettre, j'avais même cru sentir les flammes commencer à me lécher les orteils. Le front couvert de sueur, j'avais pensé défaillir.

La mention du nom de Nancy Neele avait exactement cet effet sur moi.

— Reprenez-vous du thé ? Vous semblez un peu pâle, ce qui n'a rien de surprenant dans ces circonstances.

— Non, désolée, mon train m'attend. Et mon mari aussi.

— Vraiment ? Je doute sincèrement que votre mari rentre à la maison. Et dans le cas contraire, je ne crois pas qu'il restera très longtemps.

— Qu'est-ce qui vous permet de penser cela ?

— J'ai une source, pourrait-on dire. Fiable. Voyez-vous, Nancy Neele est une de mes patientes.

— Vraiment ? répliquai-je d'une voix que j'espérais pleine d'assurance, mais qui se brisa de peur.

— Sa première consultation concernait des troubles digestifs, me semble-t-il. Mais je me suis rapidement aperçu que son véritable problème provenait de ses nerfs. Elle n'arrivait pas à dormir, souffrait d'anxiété, etc. Alors, nous avons parlé, et elle m'a tout dit. Je suis pratiquement devenu son confident.

Si tentante que me parût l'idée de m'enfuir, je m'armai de courage pour poursuivre la conversation.

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Qu'elle avait une aventure avec votre mari. Qu'ils s'aimaient et avaient l'intention de se marier, mais qu'Archie s'inquiétait de votre réaction s'il cherchait à obtenir le divorce. Je pense qu'ils craignaient que vous ne commettiez l'irréparable.

Je dus forcer les mots à sortir de ma gorge, toujours sèche. Je n'osais pas boire de thé, de peur que Kurs ne vît mes mains trembler.

— Et que lui avez-vous conseillé ?

— Vous serez heureuse d'apprendre que j'ai maintenu une stricte politique d'impartialité. Je me suis contenté de lui prêter une oreille attentive.

— Sait-elle que vous cherchiez à entrer en contact avec moi ? Vous a-t-elle envoyé ?

— Oh, mon Dieu, non. Absolument pas. Elle ignore tout de ma présence ici, ou de mes intentions.

Ce dernier mot me donna le frisson. Il ne pouvait tout de même pas penser que j'allais le prendre au sérieux ?

— Vraiment, c'est tout à fait absurde. Vous ne m'avez rien dit que je ne sache déjà. Mon mari a eu une brève liaison avec une femme qui n'est pas son épouse. Un point c'est tout. C'est une affaire d'ordre purement privé, et je souhaite qu'elle le reste, docteur Kurs. Vous oubliez un peu vite le code de déontologie censé régir votre profession. À ce titre, ce qu'une patiente vous révèle dans le secret de votre cabinet ne devrait pas...

— Poursuivez, je vous prie. Mais je dois vous prévenir que je détiens plusieurs lettres écrites par Mlle Neele à votre mari. Je ne doute pas qu'elles suscitent l'intérêt de certaines de nos publications les moins recommandables... et que vous trouviez cela extrêmement embarrassant.

Disait-il la vérité ? C'était difficile à savoir. Plongeant mon regard dans ses yeux sombres, je sentis ce que je ne pouvais décrire que comme une force mauvaise. J'aurais tort de le sous-estimer ou de le contrarier. Mais je ne pouvais pas non plus le laisser s'en tirer à si bon compte.

— Je suppose que vous pouvez me fournir la preuve de ce que vous avancez ?

— Vous recevrez prochainement quelque chose à votre domicile.

— Chez moi ? Vous connaissez mon adresse ?

— Je sais tout de vous, madame Christie. J'ai pris un réel plaisir à observer vos faits et gestes. Je vous ai atten-

tivement étudiée. Pas seulement vos livres, mais votre vie sous tous ses aspects. Posez-moi une question, si vous ne me croyez pas.

Rien ne me vint sur le moment. Je sentis ma gorge se serrer.

— Permettez-moi de vous donner un exemple, continua le docteur Kurs, caressant sa barbe soigneusement taillée. Au hasard. Je sais que, grâce à votre travail d’infirmière volontaire, puis au dispensaire au sein du VAD¹ pendant la guerre, vous êtes devenue une experte en poisons.

— Ce genre d’activité était très répandu, docteur Kurs. Je suis persuadée qu’on peut glaner ces informations auprès de sources appartenant au domaine public.

— C’est exact, madame Christie. Mais en diriez-vous autant de votre collaboration avec le docteur et Mme Ellis ? Vous avez beaucoup appris à leur contact, en particulier de Mme Ellis, je crois ?

Cette révélation me laissa sans voix.

— Et cet autre pharmacien de votre connaissance ? Celui qui ne se déplaçait jamais sans un échantillon de curare en poche. Comme vous le savez sans doute, *strychnos toxifera* est une espèce de plante grimpante, assez jolie, qui pousse en Amérique du Sud. Les indigènes, qui ont rapidement découvert son efficacité comme poison, trempaient les projectiles de leurs sarbacanes ou leurs flèches dans une pâte fabriquée à partir du suc de cette plante. Une fois touchée, la victime mourait d’asphyxie en quelques minutes. Comment réagiriez-vous, madame Christie, si je vous annonçais qu’à l’instar de ce pharmacien de votre jeunesse, je promène moi aussi du curare dans ma poche ?

1. Le Voluntary Aid Detachment (Détachement d’aide volontaire) était une unité formée de civils volontaires qui fournissait des soins infirmiers aux militaires, en particulier pendant la Première Guerre mondiale (toutes les notes sont du traducteur).

Je résistai de nouveau à la tentation de lui dire qu'il était fou, mais préfèrai garder mes soupçons pour moi. Dès que j'aurais quitté le café, je me rendrais dans le commissariat le plus proche pour informer les autorités qu'un homme prétendant être un médecin à Rickmansworth avait perdu la raison. La police le cueillerait et le conduirait à l'asile, ce qui marquerait la fin de cette histoire.

— Disons simplement que je dispose de certains moyens. Exercer comme généraliste depuis vingt ans a ses avantages. À Rickmansworth, nombreux sont mes patients qui travaillent à Londres où ils occupent des positions de pouvoir et d'influence. Avec un minimum de détermination, on peut découvrir presque tout sur pratiquement tout le monde.

— Je vois, répondis-je d'une voix faible.

— Par exemple, j'en sais également beaucoup sur votre cher frère, le malheureux Louis Montant Miller, que vous appelez Monty. Ce qui lui est arrivé après la guerre, ses abus d'alcool, de whisky en particulier, et d'opiacés. Les crimes et écarts de conduite de la famille d'un auteur de romans policiers ne devraient pas manquer d'intéresser les journaux. Leurs lecteurs en tireraient probablement la conclusion que vous n'avez pas eu à chercher bien loin votre inspiration. Sait-on jamais, cette publicité vous fera peut-être énormément de bien. À condition, bien entendu, que vous décidiez d'en passer par là, ce dont je doute.

Je ne pouvais pas en supporter davantage.

— Je suis désolée, mais je dois vraiment y aller. J'ai un train à prendre, annonçai-je en me levant.

— Très bien, madame Christie. Quel dommage d'abrèger notre rencontre, j'avais encore tant de choses dont j'aurais souhaité vous entretenir. Mais nous aurons bientôt une autre conversation.

— Vous croyez ? dis-je, alors que je sentais une nouvelle bouffée de son haleine métallique.

— Oh, absolument. Dans l'intervalle, vaquez à vos occupations, ne changez rien. Allez à Ascot avec votre secrétaire demain soir, comme prévu, par exemple.

Comment était-il au courant ?

— Et à votre place, je ne contacterais pas la police en sortant d'ici. J'ai laissé des instructions, si je devais être inquiété ; plusieurs documents et certaines informations parviendraient aux rédacteurs en chef de différents journaux.

— Au revoir, donc, répondis-je.

— Un dernier point, ajouta-t-il. Ce plan dont je vous ai parlé. Rien n'est enclenché pour l'instant. Comme vous devez commencer à vous en apercevoir, j'ai mûrement pesé chaque détail de ce projet.

Bien que la seule vue de cet homme me répugnât, j'éprouvai des difficultés à me détacher de son regard.

— Et au fait, vous ne vous êtes pas évanouie. Je vous ai poussée. Mais je suis aussi celui qui vous a sauvée. Je détiens le pouvoir de tuer *et* de guérir, pourrait-on dire – un prolongement de ma vocation de médecin, je suppose. Attendez-vous à recevoir une lettre à votre domicile ce vendredi. Vous pensez peut-être avoir un esprit pour le meurtre, madame Christie, mais vous ne tarderez pas à vous apercevoir que vous n'êtes pas la seule.

Arrivée aux toilettes juste à temps, je courus me réfugier dans une cabine dont je verrouillai la porte derrière moi quelques secondes avant de tomber à genoux pour vomir dans la cuvette. Après avoir tiré la chasse d'eau, je restai plus longtemps que nécessaire, alors que les événements cauchemardesques de la matinée continuaient de se bousculer dans ma tête. Je devais me rendre immédiatement à

la police, mais que se passerait-il si le docteur Kurs mettait ses terribles menaces à exécution? Cet homme avait le pouvoir de causer *ma* perte, mais aussi de ruiner les vies et les réputations de mon mari et de mon frère. Une rumeur ou un scandale dans la presse encouragerait certainement Archie à rompre tout contact avec moi. Quant au pauvre Monty, la dépendance de mon frère aux opiacés était déjà dangereuse, sans qu'une angoisse supplémentaire le pousse à augmenter les doses, avec les risques que cela comportait. Kurs pouvait-il n'être qu'un fou à l'imagination débordante? Déséquilibré, il l'était, sans le moindre doute. Mais tout ce qu'il avait dit était vrai. Et j'avais senti en lui une cruauté qui me glaçait.

Une pensée terrifiante me vint alors à l'esprit. Et si cet épisode épouvantable n'avait été que le fruit de mon imagination? Je me rappelai l'incident du chèque, quand j'avais été perturbée. Souffrais-je d'une nouvelle crise, plus sérieuse, celle-là? Je devais me ressaisir.

Je m'essuyai la bouche avec mon mouchoir, puis je tamponnai un peu d'eau froide sur mon visage et me regardai dans la glace. Quel spectacle! Ma peau pâle devenue blême me donnait presque l'apparence d'un fantôme; j'avais les yeux injectés de sang, j'étais décoiffée. Je me pinçai les joues pour leur redonner un peu de couleur et fis de mon mieux pour m'arranger. En sortant du café, j'eus besoin d'un moment pour m'orienter. Ma rencontre avec Kurs – réelle ou imaginaire – m'avait déstabilisée, comme une boussole détraquée. Je longeai Grosvenor Gardens, passant devant un bâtiment qui me rappelait toujours Paris. Une fois arrivée dans Grosvenor Place, je me dirigeai vers le Forum. J'avais encore la nausée, mais je me forçai à avancer, ignorant ma faiblesse.

Alors que j'apercevais Hyde Park Corner, je m'arrêtai un moment. J'ouvris la fermeture éclair de mon grand sac

à main pour en extraire un mouchoir blanc que je plaquai contre ma bouche. L'odeur de propre du carré de tissu amidonné et récemment lavé me rappela Ashfield et ma mère. Immédiatement, je redevins une enfant, en sécurité dans ses bras. Si seulement Kurs m'avait poussée sur la voie ; au moins, je serais avec elle maintenant.

Le souvenir de ma rencontre avec lui – qui m'avait paru si horriblement réelle – circulait dans mes veines comme un poison rapide. Je tendis la main pour empoigner un appui inexistant, alors que mes jambes menaçaient de se dérober. De chaudes larmes coulèrent sur mes joues et j'entendis le son de mes sanglots. J'avais conscience des piétons autour de moi, mais ne supportais pas l'idée de relever la tête et de croiser leurs regards. Étais-je en train de devenir folle ?

— Excusez-moi, tout va bien ? demanda une voix masculine et distinguée d'un ton sec, mais non dénué de gentillesse.

Je levai les yeux et vis, à travers mes larmes, un couple qui me dévisageait. L'homme était grand, avec une chevelure blonde bien garnie qui, ramenée en arrière, dévoilait un front haut. Il avait les traits fins et portait un costume noir élégant et des chaussures de prix. La femme, blonde également, était beaucoup plus jeune, jolie et mince comme un roseau.

— Désolée, je... j'avais juste quelque chose dans l'œil, mais c'est parti maintenant, expliquai-je. L'espace d'un instant, j'ai cru devenir aveugle.

— Oh, quelle horreur ! Voulez-vous que je vérifie pour vous ? proposa la jeune femme.

— Non, ça ira, répondis-je.

Alors que je tentais de m'éloigner, mes jambes faiblirent et je reculai vers le mur qui protégeait Buckingham Palace.

La jeune femme lança un regard inquiet à son compa-

gnon – son frère ? – et m’offrit son bras pour m’aider à me remettre d’aplomb.

— Permettez...

— Je suis vraiment navrée d’être un tel fardeau, dis-je, alors que je refoulais mes larmes d’un battement de paupières. Je ne sais pas ce qui m’a pris. J’allais au Forum, ce n’est pas loin.

— Laissez-nous vous accompagner, intervint l’homme. Je vous en prie.

— Oh, non, protestai-je. Je ne peux pas m’imposer de la sorte.

— Ça ne nous dérange pas du tout, assura la jeune femme. Je m’appelle Una Crowe, et voici mon ami John Davison.

Alors que je me présentais à mon tour, les yeux gris et intelligents de Davison se mirent à pétiller de curiosité.

— Le célèbre auteur ?

— Auteur, oui, répondis-je. Célèbre, certainement pas.

Il me confia qu’il avait beaucoup aimé *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, que lui avait recommandé un de ses collègues au travail, un homme du nom de Hartford. En temps normal, j’aurais volontiers écouté ce qu’il en pensait, et j’aurais apprécié ses louanges. Mais le fait que Kurs ait récemment mentionné ce roman m’avait laissé un goût amer.

— Je n’arrive pas à croire que vous ne l’avez toujours pas lu, Una, poursuivit-il. C’est excellent. La fin est extraordinaire. Je ne vous la raconte pas, je ne veux pas vous gâcher le plaisir – vous verrez, c’est très surprenant. Mais, dites-moi, madame Christie, dans ce livre, je me demande comment...

— Et vous, monsieur Davison, quelle est votre profession ? le coupai-je, tentant de changer de sujet.

— Je suis fonctionnaire, à Whitehall. Rien de bien intéressant, répondit-il.

— Vous exagérez, intervint Una en souriant.

Il lui lança un regard légèrement contrarié.

— Et depuis combien de temps travaillez-vous pour — pour l'administration qui vous emploie ?

— Depuis Cambridge. Je n'ai jamais rien connu d'autre.

Il n'avait visiblement pas envie d'entrer dans les détails.

— J'ai toujours pensé qu'aucun métier n'était plus palpitant que celui d'écrivain, dit Una, comblant le silence. Passer ses journées à inventer des intrigues... J'aimerais vraiment m'y essayer.

Una continua à parler de sa famille, de ses frères et sœurs, de sa mère Clema et de la perte de son père. Bien que sa disparation remontât déjà à dix-huit mois, il lui manquait énormément, confia-t-elle.

La voix d'Una semblait avoir fondu comme neige au soleil, presque comme si je l'entendais sous l'eau. Je me rappelai la première fois que j'étais allée surfer avec Archie. Nous nous étions tellement amusés. L'Afrique du Sud nous avait conquis. Me revint aussi en mémoire ce jour où je m'étais lancée sur la planche avec un peu trop d'enthousiasme. J'avais senti l'énergie de la vague tomber, mais j'avais été complètement prise au dépourvu par la puissance de la houle qui m'avait emportée et engloutie. J'avais avalé beaucoup d'eau, et entendu la voix d'Archie sous la surface. Je n'avais pas réussi à distinguer ses paroles, mais son inquiétude ne faisait aucun doute. J'avais la certitude alors, pendant ces vacances, qu'il m'aimait. Et il ne s'était écoulé que quatre ans depuis.

— Madame Christie ? Madame Christie ?

C'était Una. Je sentis un léger contact sur mon bras, qui suffit à me tirer de ma rêverie. Je me concentrai sur son visage, joli en apparence, avant de noter les demi-cercles sombres sous ses yeux. Le chagrin marquait même les plus jeunes. En cela, elle me ressemblait — en beaucoup plus belle, et avec quelques années de moins, bien sûr. Mais nous partagions ce fardeau d'une plaie ouverte, à vif, qui refusait

de cicatriser. Pouvait-elle sentir que j'avais également eu à déplorer récemment la perte d'un parent ? J'avais assurément l'impression d'une sorte de lien étrange, irrationnel, entre nous. Peut-être deviendrions-nous amies un jour.

— Ne m'en voulez pas, répondis-je en lui souriant. Je rêvassais. Une mauvaise habitude.

— En train de concocter l'une de vos délicates intrigues, je suppose, intervint Davison. Bluffs, doubles bluffs, diversions et autres fausses pistes.

— J'en ai bien peur, préférerais-je mentir, alors que nous nous remettons en marche vers le Forum.

— Je sais que vous devez être très occupée, dit Una, mais si vous pouviez, à l'occasion, me consacrer un peu de votre temps, je vous en serais reconnaissante. Je me suis essayée à l'écriture de quelques nouvelles, et aussi d'une série de poèmes, avant tout sur...

Une expression de profond désespoir assombrit son regard et Davison posa la main sur son épaule.

— Bien sûr, ma chère, répondis-je. Vous serez toujours la bienvenue, mais je crains de ne pas être la personne la plus compétente pour aborder ces questions. Je continue de me considérer comme une amatrice.

— J'ai du mal à y croire, dit-elle, alors que nous nous arrêtons devant le Forum. Et je suis réellement impatiente de lire *Le Meurtre de Roger Ackroyd*.

Je donnai à Mlle Crowe l'adresse de Styles, ma maison à Sunningdale, avant de les remercier, elle et Davison, de leur aimable attention, à un moment où j'en avais grand besoin. Nous nous saluâmes, et je commençais à monter les marches qui menaient à mon club quand j'entendis des pas. Je me retournai et vis Davison, qui pressa une épaisse carte de visite couleur crème dans mes mains.

— Ne vous inquiétez pas, me rassura-t-il avant que je réagisse. Si vous avez besoin de me contacter, n'hésitez

surtout pas. (Il marqua une pause et regarda autour de lui.) Je sais qu'Hartford, l'homme qui m'a recommandé votre livre, aimerait beaucoup vous rencontrer.

— Que peut-il bien me vouloir ?

— Il croit, et je suis sûr qu'il a raison, que vous possédez un cerveau de premier ordre.

— Je ne suis presque pas allée à l'école. Mon éducation est pour le moins fragmentaire.

— Néanmoins, ajouta-t-il en baissant la voix, vous pourriez être un élément précieux pour le département. Peut-être que vous devriez le rencontrer. Nous pourrions discuter en privé de certaines affaires délicates pour lesquelles vous seriez susceptible d'apporter votre contribution.

— Quel genre d'affaires ?

— Je ne peux vraiment pas vous en dire plus ici, mais je pense que vous feriez une excellente recrue, insista-t-il, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule à Una qui patientait dans la rue.

Tout devint clair. Davison travaillait pour un quelconque service secret.

— Écrivez-nous ou appelez-nous, et nous pourrions reprendre cette discussion.

Je me sentis presque tentée, mais malheureusement sa proposition n'aurait pas pu tomber plus mal.

— Je crains de ne pas vous être d'une grande utilité, surtout en ce moment.

— Panne d'inspiration ?

— Quelque chose comme ça, répondis-je.

Alors que je scrutais ses yeux intelligents, je songeai à tout lui révéler de mon épouvantable rencontre avec Kurs. Mais je n'étais toujours pas complètement certaine qu'elle n'avait pas été le fruit de l'activité frénétique d'un cerveau à l'imagination débordante. Au moment où j'ouvrais la

bouche pour ajouter quelque chose, Una cria à Davison de se presser s'il ne voulait pas qu'elle meure de froid.

— Eh bien, pensez à nous dès que vous serez un peu plus disponible. Au revoir.

Alors que je pénétrais dans le vestibule, j'aperçus Mme de Silva qui entrait dans la bibliothèque. J'avais beaucoup d'affection pour mon amie de Sunningdale, en compagnie de qui j'avais effectué le trajet jusqu'à Londres ce matin-là, mais je savais que je serais incapable de faire bonne figure. J'empruntai donc l'escalier pour monter directement dans ma chambre, au dernier étage. Je me débarrassai rapidement de mes vêtements pour enfiler un kimono qui avait appartenu à ma mère, puis gagnai la salle de bains située au bout du couloir. Pendant que la baignoire se remplissait, je portai la manche de soie bleue à mon visage et humai la réconfortante odeur de lavande. Si seulement ma mère était encore de ce monde ; elle aurait su quoi faire.

Depuis sa mort, en avril, j'avais souvent senti son esprit à mes côtés. Elle s'était toujours considérée comme quelque peu extralucide. Qu'avait dit ma sœur Madge, un jour ? Si elle ne voulait pas que Mère sache une chose, elle prenait soin de ne pas être dans la même pièce avec elle. J'adjurai intérieurement ma mère de venir me prodiguer ses conseils. Mais un obstacle infranchissable se dressait entre nous : la mort.

J'enlevai mon kimono et entrai doucement dans l'eau chaude. Si je parvenais juste à me détendre un peu, je serais peut-être capable de trouver un moyen de me tirer de cette situation épouvantable. Je tentai de penser à des jours plus heureux : à la sensation de l'eau et du soleil sur mon dos en Afrique du Sud et à Honolulu ; au plaisir grisant de ma première rencontre avec Archie au bal de Chudleigh ; à l'annonce qu'un éditeur avait accepté mon premier roman. Les souvenirs ridèrent la surface de ma conscience, telles

des ondulations dans l'eau, mais je ne parvins pas à chasser cette impression accablante qu'on m'empoisonnait. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un poison physique, qui entraînerait des défaillances organiques, des problèmes respiratoires ou une crise cardiaque. Cette toxine s'infiltrait dans mon âme, souillant tout ce que ma vie comptait de bon et d'honorable. Si je la laissais se propager, je me transformerais en enveloppe inanimée, à l'instar des cadavres que j'avais vus sur la table d'autopsie à la morgue, pendant la guerre. Je savais que je risquais de devoir sacrifier une part de moi-même, comme cette jambe amputée que j'avais autrefois jetée dans le four de l'hôpital, mais cela me semblait inévitable.

Après être sortie doucement de l'eau et m'être séchée, j'enfilai de nouveau mon kimono et retournai dans ma chambre. Je m'assis sur le lit avec un cahier d'écolier, dont j'avais déjà noirci la moitié des pages pour la préparation du *Meurtre de Roger Ackroyd*, et entrepris de consigner les événements de la journée. J'inclus une liste de noms : docteur Patrick Kurs, Archie Christie, Nancy Neele, John Davison, Una Crowe, et enfin mes propres initiales, AC. Ce faisant, je me sentis particulièrement mal à l'aise. Voilà une histoire que je n'avais pas envie d'écrire.